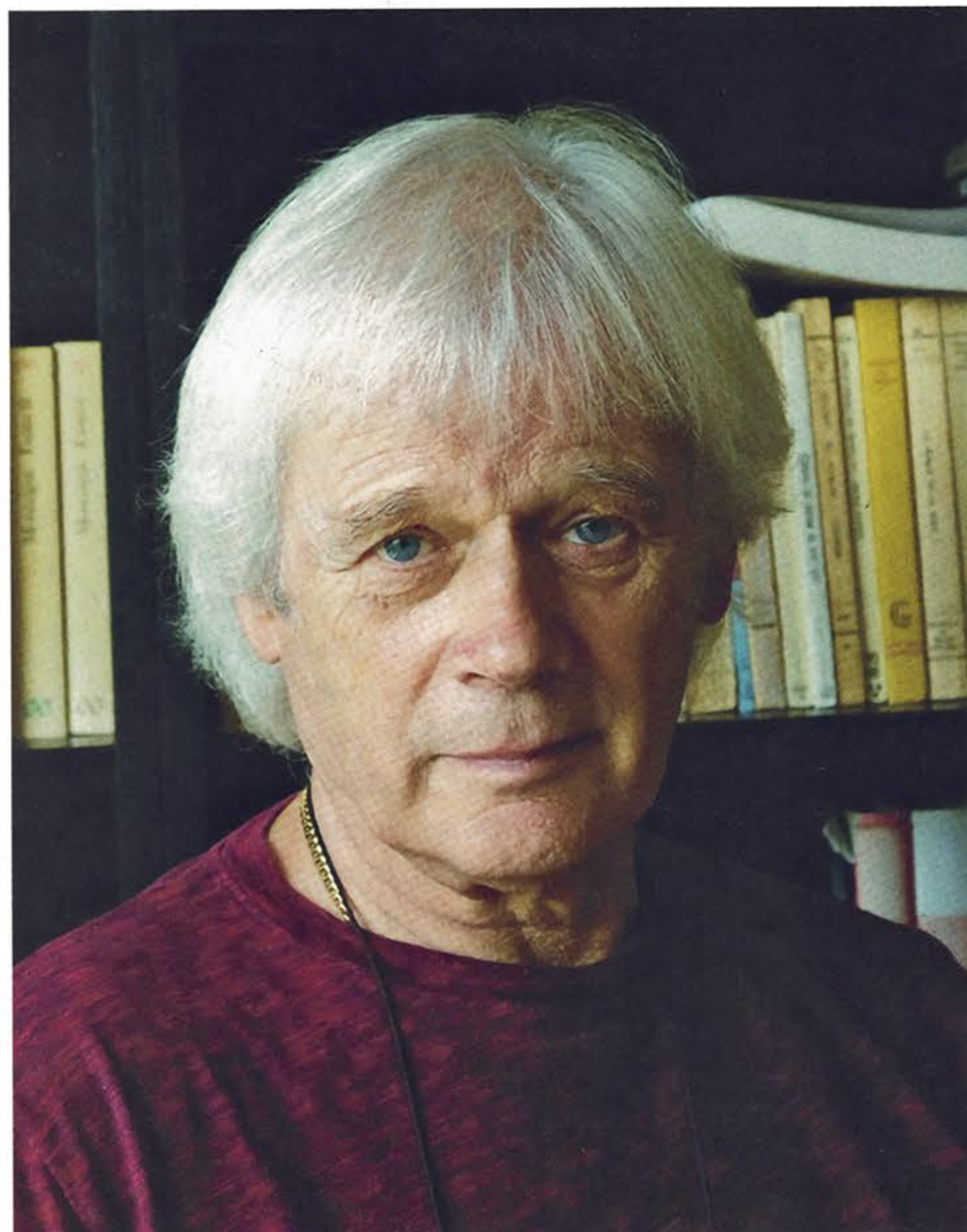


«L'esprit de la bohème agonise»

Entre littérature, théâtre, poésie, chanson et peinture, l'écrivain genevois Pierre Béguin retrace l'aventure de la bohème artistique parisienne entre le 19^e et le 20^e siècle. A force de politiquement correct et de mutations sociales, son esprit contestataire, libertaire et potache n'existe hélas pour ainsi dire plus.



© Editions Bernard Campiche

Votre essai montre que l'esprit de bohème est une vieille affaire...

Pierre Béguin: – Le mot bohème n'existait pas au temps de François Villon, au 15^e siècle, ou de Diderot, durant les Lumières, même si certaines existences et comportements y font penser. Pour que la bohème apparaisse, il a fallu un changement majeur.

Lequel?

– 1789. La Révolution française. Au sortir de celle-ci, la bourgeoisie libérale voit son avènement. Avec son capitalisme et ses nouveaux codes. Sous l'Ancien Régime, les artistes étaient pensionnés: soit par le roi en personne, tel Louis XIV qui soutint notamment Racine et Molière; soit par des nobles, mécènes dans l'âme ou en quête de prestige. Mais avec le 19^e siècle, le capitalisme, la révolution industrielle et l'exode rural, tout change. Les artistes sont jetés en pâture à un monde de commerçants.

Rejoignant les nombreux crève-la-faim qui peuplent les villes, dont bien entendu Paris, ils doivent désormais se débrouiller. Il faut tout inventer (il n'y a pas encore de filet social!) afin d'espérer «vivre de son art». Cela a passé par bien des batailles.

Quelles batailles?

– En 1830, «la bataille d'Hernani» désigne le duel verbal et physique entre les partisans d'un théâtre classique, qui singe les chefs-d'œuvre de Racine et Corneille (même Voltaire s'y est essayé sans succès), et les tenants d'un nouveau théâtre, avec à leur tête Victor Hugo et les jeunes romantiques. Ces derniers remportent l'affrontement. Mais, très vite, un autre régime se met en place, la monarchie de Juillet, qui ne les favorise pas. Tout repart cependant de plus belle avec la révolution de février 1848, qui redonne une impulsion à cet esprit bohème. Fait de contestation, d'irrévérence et d'ironie sous la bannière de l'art, celui-ci s'oppose cy-

cliquement aux certitudes et aux coutumes de la bourgeoisie. La presse joue aussi un grand rôle.

La presse? Comment cela?

– La France vit alors un fort développement de la «petite presse». Une myriade de publications ouvre ses colonnes à des écrivains en herbe qui la prennent d'assaut. Au risque de s'y oublier, voire de s'y compromettre. C'est en tout cas une manière de subsister. Souvent contre la noblesse et la bourgeoisie au pouvoir. Le roman *Illusions perdues* de Balzac, écrit entre 1837 et 1843, est le premier à mettre en scène ce phénomène.

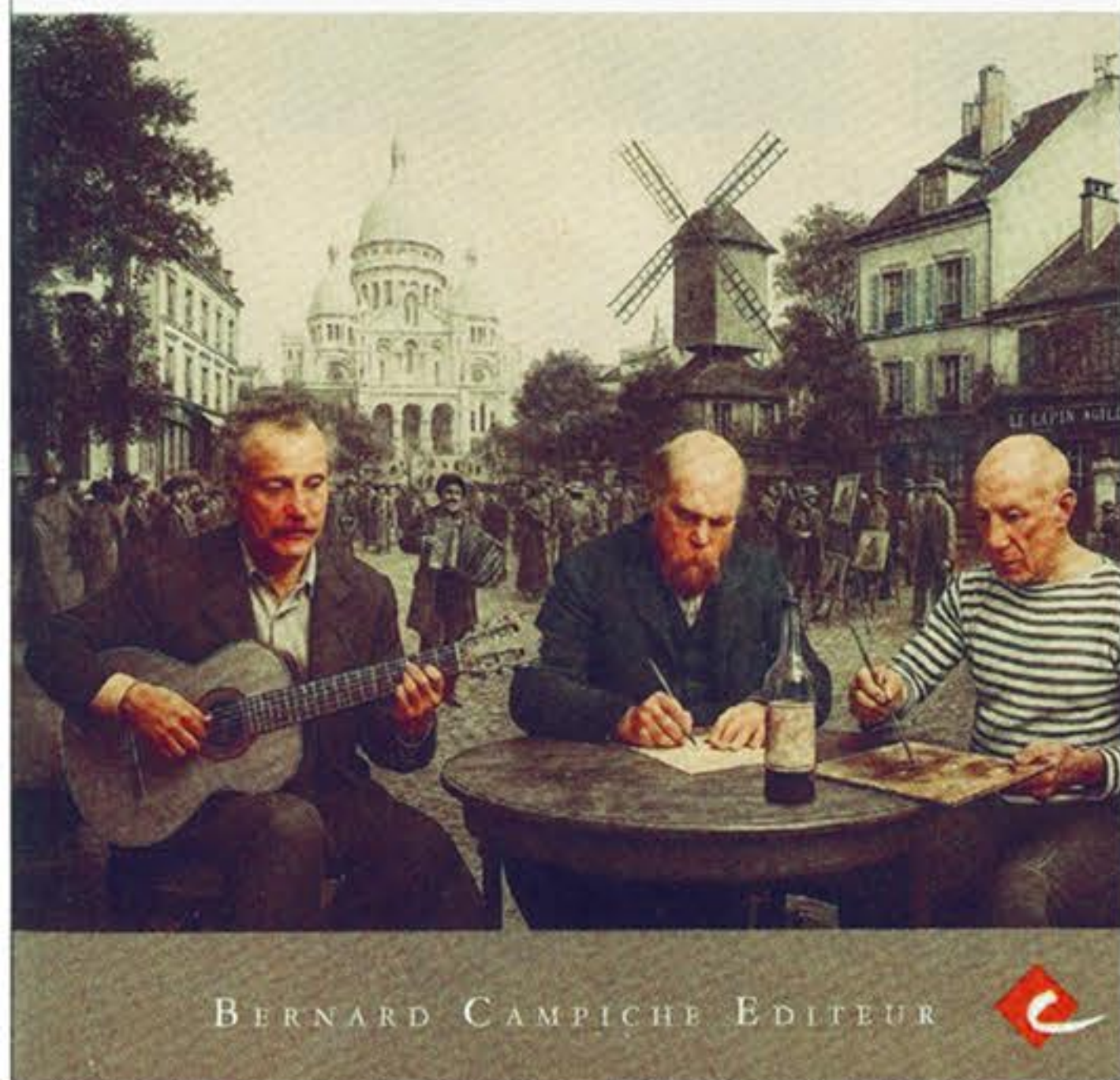
Cela crée des vocations comme cela en use...

– Oui. Tout cela se développe encore plus sous la III^e République. A partir du moment où le monde artistique s'apprête à investir le haut et le bas de Montmartre dans le 18^e arrondissement de Paris.

PIERRE BÉGUIN

DU BOHÈME AU BOBO

Une histoire de la bohème artiste parisienne



Pourquoi la butte Montmartre?

– Pour trois raisons. Le bas de Montmartre n'est pas soumis à l'octroi: il est libre de taxes. A l'écart du Paris citadin et haussmannien, ce reste de bout de campagne assure le dépaysement: c'est un grand «village» où l'on peut s'en-canailler sans attirer trop de regards même si certains coins sont malfamés. Il y a enfin une ligne d'omnibus: liaison assurée!

Dès lors, la butte voit fleurir les cabarets – le Lapin agile, le Moulin Rouge, le Chat noir, le Mirliton, etc. – où se mêlent poètes, chansonniers, danseuses, écrivains, peintres et originaux de toutes sortes.

Curieux et noctambules, et bientôt le Tout-Paris, accourent. Rapidement, la planète, du moins ceux qui ont les moyens de se rendre à Paris, devenue capitale des arts, s'amuse à Montmartre. Dans cette histoire, un personnage (et il n'en manque pas) comme Emile Goudeau joue une partition déterminante.

Ancien professeur de français au Collège Calvin à Genève, l'écrivain Pierre Béguin a notamment signé des romans comme *Condamné au bénéfice du doute*, *La scandaleuse Madame B* et *Au nom du feu*.

Qui est Emile Goudeau?

– Ce journaliste, poète et écrivain (1849-1936) donne l'impulsion commerciale à la bohème. Avec Rodolphe Salis, il ouvre le cabaret du Chat noir en 1881 – avec la fameuse affiche du Lausannois de Paris Théophile-Alexandre Steinlen. Impresario dans l'âme, Emile Goudeau a une idée phare: créer des «temples» pour les bourgeois dans lesquels ils pourront se divertir.

Peu à peu, les artistes, du moins ceux qui acceptent de «se compromettre», sortent de leur bohème misérable même si la plupart ne deviendront pas

«Dans la butte Montmartre, on s'encaillait sans trop attirer les regards.»

aussi célèbres que Sarah Bernhardt. C'est le Paris de la Belle Epoque. Avec ses cabarets, ses chansonniers comme Aristide Bruant, ses peintres comme Picasso, Braque et la naissance du cubisme. Cela change cependant avec la Première Guerre mondiale.

1914-1918 fut une fracture?

– La butte s'embourgeoise. Les prix changent. Il y a trop de touristes. Déjà... Durant l'entre-deux-guerres, les artistes migrent donc vers Montparnasse dans le 14^e arrondissement. Après Le Bateau-Lavoir à Montmartre, les peintres se retrouvent à La Ruche des «Montparnos», son équivalent rive gauche. On se fréquente à la Closerie des Lilas ou au Procope. Après 1945, c'est au tour de Saint-Germain-des-Prés. Avec sa mythologie existentialiste et ses caves à jazz. On s'attable à la brasserie Lipp, au Café de Flore, aux Deux Magots. Les générations d'artistes se déplacent, l'esprit bohème demeure. Enfin, plus ou moins...

Que sous entendez-vous?

– Dans les années 1960-1970, les bohèmes ne tirent plus forcément le diable par la queue. Les conditions d'expression et de production ont bien changé. Léo Ferré vit dans un château, Charles Aznavour à Genève et Crans-Montana. Seul Georges Brassens, le dernier des bohèmes, loge toujours dans l'impasse Florimont à Montparnasse.

Quels autres changements observe-t-on?

– En 1968, ce ne sont pas des artistes bohèmes qui mènent la fronde contre le pouvoir gaulliste, mais de jeunes bourgeois désireux de tout expérimenter («Il est interdit d'interdire»). L'évolution socio-économique qui s'ensuit va insidieusement renverser l'esprit de la bohème. A la fin des années 1990, en parallèle au développement du politiquement correct et des années «yuppies», surgit la figure du bourgeois-bohème.

Le «bobo»?

– Bourgeois en profondeur, bohème en apparence, cet individu épouse la bien-pensance, qui n'a rien à voir avec cet esprit bohème si français, pétillant, contestataire et ouvert aux rêves esthétiques les plus fous. Peu adepte du second degré, de la blague ou de la dérision, le «bobo» se réclame d'une bonne conscience soi-disant progressiste. Elle s'oppose en réalité à la veine libertaire des chansonniers d'antan. Ce dévoiement s'est récemment aggravé. Aujourd'hui, avec la *cancel culture* («culture de l'effacement»), on est aux antipodes du bohème et de son esprit potache. Un renversement total, complètement paradoxal, des valeurs! A l'image de bien des bouleversements actuels. |

Pierre Béguin, *Du bohème au bobo. Une histoire de la bohème artiste parisienne* (Bernard Campiche, 536 pages).